



CULTURE

EXPOSITION

# Kentridge, un artiste sud-africain protéiforme

« William Kentridge. Un poème qui n'est pas le nôtre », au LaM (Villeneuve-d'Ascq).

Le musée du Nord offre sa première grande exposition française à ce dessinateur sud-africain engagé, également auteur de films et de mises en scène.

**V**oilà plus de quarante ans que William Kentridge raconte en dessins animés l'histoire de son pays, l'Afrique du Sud. Ses aïeux avaient fui les pogroms en Lituanie au début du XX<sup>e</sup> siècle pour se réfugier à Johannesburg. Son père,

Sydney Kentridge, est devenu l'avocat des leaders de la lutte anti-apartheid, Steve Biko et Nelson Mandela. Lui s'est armé d'un simple fusain pour affronter la tragédie en noir et blanc qui se déroulait sous ses yeux.

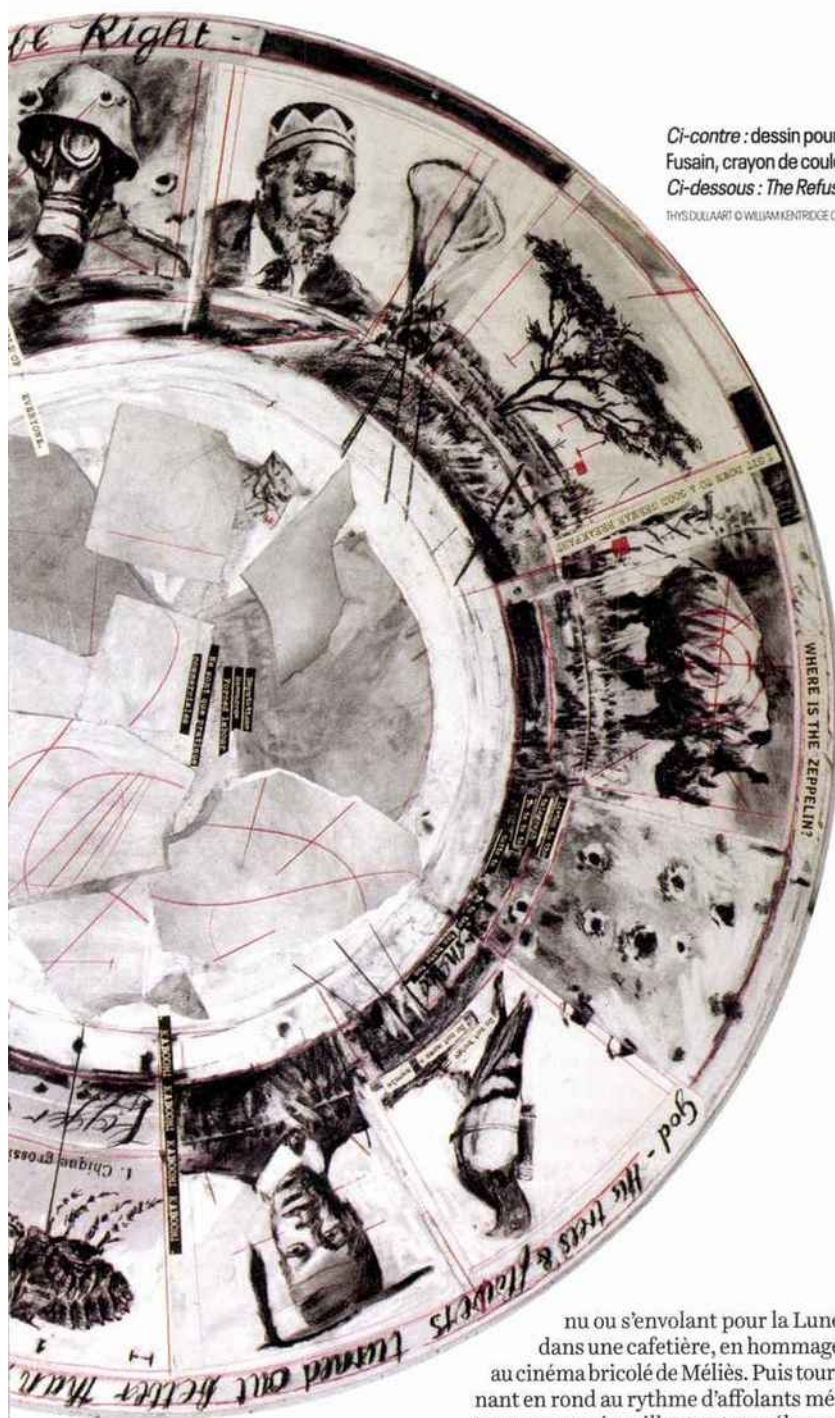
Dès l'âge de 20 ans, William Kentridge a commencé aussi à faire du théâtre, à peindre des décors de scène, parallèlement à ses études de sciences politiques et d'art. En 1981-1982, il est même venu se former au mime à l'école Jacques-Lecoq, à Paris. De là viennent les silhouettes en ombre chinoise, très expressives, qui défilent dans certains de ses films, et son goût pour l'esprit de troupe.

En 1992, Kentridge crée avec la Handspring Puppet Company, une compagnie de marionnettes basée au Cap, un *Woyzeck* (de Georg Büchner) transposé dans les mines d'Afrique du Sud. Puis, toujours avec ces marionnettistes, son premier opéra, *Le Retour d'Ulysse* de Monteverdi. Dès lors, les grandes scènes internationales l'appellent pour monter *La Flûte enchantée* de Mozart, *Le Nez* de

Chostakovitch, ou *Lulu* d'Alban Berg. Pourtant, cet artiste familier des mélomanes et régulièrement exposé à la Biennale de Venise ou à la Documenta de Kassel reste peu connu du public hexagonal. En lien avec le Kunstmuseum de Bâle, le musée d'art moderne de Villeneuve-d'Ascq (LaM) lui consacre enfin sa première rétrospective en France. Courez-y ! Sa fidèle complice, Sabine Theunissen, a signé la scénographie très théâtrale, où les projections immersives se marient à des décors éphémères, des dessins tracés sur les murs et le ballet mécanique d'un étrange *Elephant*. On découvre les premiers dessins et gravures de Kentridge, marqués par l'expressionnisme allemand. On se promène au milieu de ses grands cartons peints pour la pièce *Sophiatown*, narrant l'expulsion et la destruction brutale de ce quartier noir de Johannesburg en 1955. Puis l'on se laisse happer par tous ses « dessins animés » artisanaux, tracés au fusain, effacés puis modifiés, comme un palimpseste gardant la mémoire du passé. À l'image du bouleversant *Ubu Tells the Truth*,







Ci-contre : dessin pour *The Head & the Load, Tondo II* (2018).  
Fusain, crayon de couleur et collage de texte sur papiers.  
Ci-dessous : *The Refusal of Time* (2010). Extrait vidéo.

THYS DULLAART © WILLIAM KENTRIDGE COURTESY

Tête et la Charge»), dédié au million de victimes africaines du conflit : civils, soldats ou porteurs enrôlés dans l'affrontement des puissances coloniales. Un enregistrement filmé avec la musique de Philip Miller et Thuthuka Sibisi, une maquette « animée » spectaculaire et des éléments de décor en témoignent dans l'exposition.



HENRIK STROMBERG © WILLIAM KENTRIDGE (COURTESY OF MARIAN GOODMAN GALLERY)

L'inspiration de Kentridge déborde aussi les frontières. Ici, il mêle dans une tapisserie une carte de la Terre sainte et l'ombre d'un croisé. Là, il parodie avec tendresse Trotski en exil et la faille des utopies. Dans sa grande frise éphémère des *Triumphes et lamentations*, tracée en 2016 à Rome sur les rives du Tibre, il fait alterner des effigies d'empereurs et des images des premiers martyrs chrétiens, des partisans arrêtés sous le fascisme ou la silhouette d'une barque de migrants...

Sexagénaire hyperactif, il a lancé en 2017 un incubateur pour aider les jeunes artistes de toutes disciplines, situé dans le quartier de Maboneng, à Johannesburg. Kentridge l'a intitulé avec malice *The Centre for the Less Good Idea - Le centre de la moins bonne idée -*, persuadé qu'il vaut mieux « préférer ses intuitions incertaines » aux vérités toutes faites. Lui-même aime à confier que sa carrière n'a été qu'« une longue et douloureuse suite d'échecs. J'ai échoué à devenir peintre, j'ai échoué à devenir acteur. J'ai été réduit à dessiner. » Belle antiphrase pour ce trait spontané qui lui a ouvert en grand le champ de la création !

**Sabine Gignoux**

Jusqu'au 5 juillet. [musee-lam.fr](http://musee-lam.fr)

inspiré des auditions menées en 1995 par la Commission vérité et réconciliation sur les atrocités commises durant l'apartheid. L'artiste ne s'y ménage guère, qui se dépeint tantôt sous les traits bedonnants du tyran Ubu, tantôt tel un œil-caméra impuissant. Kentridge filme également son propre désarroi dans son atelier. On le voit maculant des pages, noires comme son humeur, rêvant à la visite d'un modèle

nu ou s'en volant pour la Lune dans une cafetière, en hommage au cinéma bricolé de Méliès. Puis tournant en rond au rythme d'affolants métronomes, qui oscillent entre mélancolie et autodérision.

Dans une petite section sur les sources de l'artiste, les commissaires de l'exposition, Marie-Laure Bernadac et Sébastien Delot, le directeur du LaM, évoquent le mouvement dada, qui répondit par l'absurde et la subversion au scandale de la Grande Guerre. Invité en 2018 à célébrer le centenaire de l'armistice, Kentridge a d'ailleurs repris la poésie bruitiste de ces pionniers pour son spectacle *The Head & the Load* (« La